

I

Le petit chemin tortillait et sautillait en s'élevant progressivement au gré de sa fantaisie, jusqu'à narguer de son indolence atavique le vallonnement du bocage aux haies clairsemées par l'appétit insatiable d'une agriculture en quête de modernisme et de grands espaces. Oh ! certes, les reliefs n'étaient pas considérables et prêtaient à la fantaisie plus qu'à l'émotion, mais pour ce terroir, appendice préardennais de ce que trop d'observateurs superficiels appelaient « le plat pays », de tels raidillons faisaient figure d'hérésie dans la platitude, qui n'était pas que de style. Sans être les cols alpins que certains habitants, les cyclistes notamment, décrivaient volontiers dans le récit de leurs pérégrinations athlétiques, ils étaient en tout cas suffisants pour qu'au moindre carrefour on ait cru bon d'installer un ou deux estaminets. Leur fonction première, et leur mission de non moins première importance, avaient été d'assurer l'indispensable repos du passant, lorsque celui-ci n'avait pour tout moyen de locomotion que son vélo, son cheval ou l'inévitable charrette. Laquelle assurait les transports les plus hétéroclites, dont parfois celui du maître d'équipage ou d'équipée, lorsque la station assise prolongée au cabaret lui rendait la station debout aléatoire et le sens de l'orientation hasardeux : il est bien connu que les efforts prolongés de la monture assoiffent d'abord le passager. Lequel, par un étrange phénomène hygrométrique, avait de plus en plus soif au fur et à mesure que son coude se mouvait, surtout si cet effort-là n'était pas solitaire. Bien sûr, aujourd'hui, ces quelques côtes ne représentaient plus un obstacle pour les voitures et leurs conducteurs

pressés, dont beaucoup donnaient l'impression d'emprunter ces chemins vicinaux pour mieux préparer le prochain Paris-Dakar. Certains de ces Fangio du bocage avaient du reste, sans trop s'en vanter, expérimenté à leurs dépens la traîtrise de la descente, quand le raidillon repu de l'effort de l'escalade laissait libre cours à sa plongée vers l'Helpe qui avait, de toute l'obstination de son apparent flegme plurimillénaire, modelé et dentelé cet ondulé de vert aux sourcils épineux qui portait le nom mystérieux de Thiérache. À ce saute-mouton des vitesses et des reliefs, les voitures heureusement peu nombreuses qui s'enhardissaient dans le dédale champêtre semblaient perdre leurs repères, poussant paradoxalement plus de gémissements et de ahanements que les montures fidèles et opiniâtres de jadis. Les conducteurs, eux, serraient les dents sous l'effort, comme si c'était leur force physique qui entraînait le véhicule à se jouer des coteaux et des poteaux. Une véritable mosaïque humaine, héritée de siècles de labeur et arrachée à la forêt, une mer de prairies d'où l'homme semblait envolé, laissant l'espace à la nostalgie de l'absence et l'espèce à la névralgie de l'outrance. Ceux qui étaient nés ici vivaient pour la plupart ailleurs, loin de ces herbages souvent, loin de l'agriculture toujours, à jamais orphelins de ce champ de bataille entre la terre et l'homme. L'exode rural, comme l'on dit ; l'hémorragie, comme l'on constatait ; la nature désormais semblait ne plus avoir horreur du vide...

C'est dans ce décor hier naturel et désormais artificiel que la puissante voiture grise s'acharnait à grignoter les minutes et les secondes que son conducteur paraissait trouver si précieuses. Il s'était promis de ne se perdre en ces lieux que quand il en aurait le temps, ce qui, à ses yeux, signifiait : quand il n'aurait rien de mieux à faire. Et il avait fallu l'annulation *in extremis* d'un rendez-vous professionnel pour que finalement il se hasarde dans ce bout du monde où la vieille tante célibataire lui avait légué, malédiction posthume à un neveu qui jamais ne venait la voir, ce « bien immobilier » dont lui avait parlé le notaire et qu'il ne se résignait pas à définir autrement que comme une « bicoque paumée dans un bled reculé ». Il était donc parti à la découverte, explorateur à la rencontre des sauvages, d'avance contrarié de ce voyage dans le passé. Car il se revendiquait haut et fort de ceux à qui on ne la faisait pas et qui, ayant tout vécu, croient avoir tout compris, à mille lieues du solide bon sens des campagnes. Francis Jeanrioux

était sûr de lui et de tout, sans doute parce qu'il ne s'était jamais posé la moindre question sur rien ni personne. Habitué à quémander et à commander dans un monde de hiérarchies et de chiffres, il ne pouvait concevoir autrement les rapports avec les autres : la règle à calcul lui était règle de vie et tout était minuté, planifié, quantifié dans un quotidien qui ne laissait aucune place à la fantaisie ni à l'abstraction. Ainsi, pour sa première expédition dans cet univers quasi amazonien, il avait minutieusement programmé ses horaires afin d'être de retour dans la capitale et d'assister à un cocktail où il prévoyait de renégocier, entre les toasts et les sourires, des prix d'achat et des conditions de livraison pour sa chaîne de magasins. Car son horizon mental se résumait, et donc se limitait, à ce monde du « tout est possible et à portée de main » dans lequel le plus fort, ou le plus motivé, tire son épingle du jeu. Un monde d'apparente liberté, qui masquait imparfaitement l'univers sans voix ni foi où s'affrontaient ceux qui auraient dû être partenaires et se trouvaient opposants. Et lui raffolait de ces bras de fer où, sûr de sa force cynique, il pouvait en toute impunité humilier son vis-à-vis après l'avoir abordé sur un prétendu pied d'égalité, au nom de cette libre entreprise dont la logique poussée à l'extrême ressemble curieusement et furieusement à la loi des prédateurs.

Ce même cynisme assuré qui le conduisait dans la vie professionnelle le faisait conduire au volant, dans un état d'esprit du toujours plus où la fin justifie les moyens. Mais ce qui lui était coutumier sur les autoroutes de la croissance et des mégapoles était bien différent dans les chemins sinueux de cette contrée qu'il pénétrait avec la délicatesse du couteau de boucher besognant une côte à l'os. On pouvait aisément imaginer les résultats, mais imaginer n'appartenait pas à son univers, tout de calcul et de rationalité. Pour l'heure, le manager performant fulminait contre ces pistes africaines où il n'avancait pas, cet horaire qui allait lui interdire les mondanités de la capitale, cette vieille tante qui le poursuivait de sa fureur posthume en l'encombrant de semblable héritage, lui qui n'avait rien demandé, trop habitué à se procurer de haute lutte ce que sa fantaisie ou ses intérêts lui intimaient de faire sien. Foutu pays, foutue maison, foutue bourgade aussi impossible à rejoindre qu'à orthographier : Étrœungt, avec ses consonnes muettes, ses voyelles accolées qu'aucune machine à écrire ne tapait correctement, avec l'hermétisme de sa signification et la modestie de sa

taille, qui l'avait obligé à chercher sur ses cartes routières, puis à en acheter une plus détaillée, sans savoir s'il devait opter pour la version Nord-Pas-de-Calais ou Picardie, la bourgade se jouant des deux avec une perfidie diabolique. Quand enfin il eut localisé l'objet de ses interrogations, celui-ci se transforma aussitôt en sujet d'exclamation : le bout du monde, elle lui avait vraiment légué le bout du monde, cette tante sortie du placard à balais de sa généalogie ! Et c'est à semblable extrémité de la géographie qu'il touchait maintenant, jonglant entre les frontières de département et les sinuosités vagabondes d'une petite rivière insignifiante, du moins à ses yeux, peu habitués au détail signifiant du paysage. Il n'était pas encore au terme de son safari, restait à se repérer dans la multiplicité des hameaux et des lieux-dits que les indications prévenantes du notaire n'avaient pas clarifiée. Il s'était même demandé, sans plaisanter car ce n'était pas le genre de la maison, s'il ne devrait pas appeler le génie militaire pour s'y retrouver entre ces appellations qui lui faisaient penser à un jeu de pistes destiné à égarer l'intrus : Bennevaux, Bruyère, la Chéroque, la Cibilette, Orniaux, Roteleux, la Pairée, la Folie, Basse-Boulogne, les Combles, les Aviaux, Cantraine, Chevireuil, le Ménil, Quatre-Maisons, Cloussy, le Buffle, énigmatique ou annonciateur d'une forêt vierge, le peu engageant Touvent, Géronsart, la Viole, le Parcq, Roteleux, les Petit et Grand Bois, les Petit et Grand Tatimont, le Ponceau, le pré Beuzon, les hayettes à la mystérieuse sonorité puisée dans le parler local. « Pfutt, une vache n'y retrouverait pas son veau, on dirait de la poésie surréaliste ! » avait-il grommelé en haussant les épaules avant que sa secrétaire appelle le notaire, puis la mairie, pour localiser la bicoque perdue. Tatimont, avait-elle écrit, puis Touvent, puis l'Écluse, avec des directions à suivre, dont l'énoncé lui faisait répéter à satiété les déboires de la vache et de son veau !

La fiche de route tapée à la machine pour éviter toute confusion lui intimait de tourner à droite après le panneau départemental, de franchir la petite rivière où il n'eut pas le moindre regard pour l'ancien moulin qui se lovait timidement dans le repli d'un ancien bief, de gravir la côte en lacets jusqu'à un carrefour où il devrait prendre à gauche, puis refaire la même manœuvre cinq cents mètres plus loin. Il appuyait rageusement sur l'accélérateur pour abréger ce trajet impossible ; même le ravissant abreuvoir où les chevaux allaient se désaltérer

pendant que leur maître s'abreuvait pour sa part à l'un des estaminets du carrefour n'avait pas eu l'heur d'un simple clin d'œil. Le stakhanoviste du volant avait hâte de franchir sa ligne d'arrivée, qu'il sentait proche tout en la cherchant désespérément, terre promise d'une épreuve qui n'avait que trop duré. Il prit son virage avec une telle allure que la voiture mordit sur le bas-côté gauche, fit gicler l'eau d'une flaque en bordure de la chaussée, provoquant la panique parmi les canards qui barbotaient dans la boue ou le liquide glauque ; quelques plumes volèrent dans les airs tandis que des cancanements éperdus punctuaient l'incursion sacrilège. C'est à ce moment que le drame faillit se produire.

Comme il en avait l'habitude, le vieux Jules sortait de la ferme de sa belle-sœur sur sa bicyclette antédiluvienne, sonnant, sans autre espèce de sommation, pour avertir les rares voitures aventurées sur ce chemin isolé et leur signifier de faire place à son incertain cortège. Selon sa coupable manie, il ne marqua pas de temps d'arrêt au sortir de la cour à la terre battue délavée par les ondées récentes. Il ne daigna pas davantage lancer le moindre coup d'œil sur sa gauche, fort de sa conviction d'être ici chez lui, sur son territoire, où les intrus n'avaient qu'à bien se tenir, et d'abord se tenir à distance. Dans le bolide vrombissant qui surgit tout à coup au carrefour, Lucienne Jeanrieux n'eut que le temps de pousser un cri, laissant de saisissement tomber la précieuse fiche, sésame du labyrinthe où ils se perdaient. À la seconde même, son mari hurla un « D'où il sort, ce péquenot ? » et donna un violent coup de volant sur la gauche. Cette manœuvre de la dernière chance précipita la voiture dans une saignée fraîchement refaite. Le bolide, lancé à trop vive allure, fit une embardée d'enfer qui projeta ses passagers contre la tôle du toit, accentuant encore leur panique, tandis que l'attaché-case s'envolait de la banquette arrière, éparpillant son contenu dans l'habitacle, et que les bagages du coffre s'entrechoquaient sinistrement. « Mais, mais... ! » bégaya, éperdu, le chauffeur tout en donnant un autre coup de volant désespéré qui remit la lourde voiture sur le bitume et lui fit faire un bond en avant. Il fallut encore quelques interminables secondes au mustang en folie pour renouer avec la rectiligne, et à ses occupants pour reprendre leurs esprits et... poursuivre leur course éperdue sans se soucier du cycliste intempestif et suicidaire. Deux secondes plus tard, le véhicule disparaissait au tournant

du chemin, bifurquant au premier carrefour pour enfin toucher à sa terre promise, presque un kilomètre après cet ultime entrelacs de chaussées, juste après le petit bois des hayettes qui occupait quelques hectares au sommet du coteau.

À son passage, et en écho au « Eh ! » d'effarement jailli de la gorge du cycliste, un cri non moins guttural et éperdu avait déchiré la quiétude de la cour de ferme. Améline, la belle-sœur fossilisée de Jules, qui l'avait accompagné dans son départ comme s'il s'embarquait pour une course sans retour, n'avait eu que le temps de voir surgir la voiture et d'imaginer le pire, comme si dans les grincements et crissements était entendue et sous-entendue la collision fatale. Elle avait crié « Jules ! » sur le ton de l'adieu autant que de la mise en garde, et quand elle l'avait vu plonger dans le fossé, elle l'avait imaginé propulsé dans la tombe. En fait, déséquilibré par un écart réflexe qui l'avait mis hors de portée de la tôle mortelle, le beau-frère avait piqué tête la première dans le bas-côté où il barbotait à présent, tout hagard, lui qui depuis bien longtemps n'avait côtoyé de si près tant d'eau fraîche, ni de l'intérieur ni de l'extérieur de son anatomie. « Jules ? Jules ? » lançait-elle, d'une voix d'outre-tombe, persuadée que le cycliste invétéré était subitement devenu invertébré, volatilisé dans le choc, atomisé par le progrès. Seuls les jurons n'avaient pas souffert de la mésaventure, y puisant même une verdure nouvelle. La belle-sœur appela à la rescousse le voisin, Alphonse, qui travaillait dans son jardin et ne s'était rendu compte de rien. À eux deux, ils désembourbèrent Jules, empêtré dans ses toiles bleues et écartelé entre les roues et le cadre de sa bicyclette : « Là, doucement, ça va, pas de mal ? Rien de cassé ? » Au prix de multiples précautions, l'ancêtre fut rétabli dans sa verticalité, sinon dans sa dignité.

Pendant qu'il s'escrimait à retrouver son équilibre physique et inventoriait son anatomie, la belle-sœur put s'abandonner à l'inévitable crise de nerfs sans laquelle il n'est pas d'accident digne de ce nom. De sorte que le voisin, à peine libéré de Jules tant bien que mal assis sur le vieux banc de la cour, n'eut que la ressource de coller à Améline les baffes sonores que son défunt mari avait un demi-siècle durant rêvé de pouvoir lui allonger un beau jour, pour prix de leur équipée commune. Le remède était efficace car la belle-sœur, après un

sanglot de bonne convenance, retrouva son débit de voix et son sens des invectives. Lancée dans une diatribe colorée autant qu'anatomique envers le profanateur à quatre roues, elle ponctua soudain son discours d'un péremptoire : « Vite, Alphonse, faut appeler l'mayeur, y a qu'lui pour faire quéqu'chose ! » Pourquoi le maire et pas un autre, personne ne le sait, et surtout pas l'intéressé ; mais à la campagne, le premier magistrat est évidemment et par définition responsable de tous les problèmes et porteur de toutes les solutions. Alors, va pour le mayeur ! Ça tombait bien pour eux, et mal pour lui, il venait de rentrer quand le téléphone sonna, lui intimant de voler toutes affaires cessantes sur les lieux du sinistre. « J'arrive tout de suite ! » maugréa-t-il, résigné par avance aux doléances de la douairière et de son pantelant beau-frère. De fait, quelques minutes plus tard, l'élue enregistrait la logorrhée verbale de la belle-sœur devant Jules, au moins aussi absurde par les fougues oratoires de son égérie que par les séquelles de la culbute.

« Comme un dératé, que j'vous dis, un vrai bolide, et qui roulait dans l'herbe ! L'aurait voulu *nous* tuer qu'il s'y s'rait pas pris autrement ! » Le maire hochait la tête, pensif, attendant que la houle de la rhétorique retombe ; car dans sa fougue, Améline s'était propulsée en plein théâtre des opérations ! Finalement, le calme se rétablit, la fatigue venant à bout même des langues les plus aguerries ; on allait pouvoir procéder par ordre. Avec l'aide du voisin, qui avait juste aperçu la couleur du véhicule et son allure générale, puis remarqué qu'il avait gravi l'autre montée, après l'Écluse, le maire se fit une idée de la direction prise par le chauffard. Il résolut de pousser son enquête dans la direction qu'avait empruntée le bolide en furie ; pendant ce temps, Jules se remettait de ses émotions avec la médecine naturelle qui lui convenait le mieux : la goutte de poire de la belle-sœur. Il aurait davantage de mal à supporter les décibels de celle-ci, mais ça l'apprendrait à être plus prudent, pensa l'édile en partant sur la piste de l'écraseur. Les traces de boue facilitèrent sa tâche ; le téméraire de l'embrayage avait bifurqué à gauche, là où le surplomb domine le ruisseau qui va rejoindre l'Helpe, dans la direction de la fâche du quesne. Et alors, l'édile eut une illumination : cette modeste bâtisse avait été délaissée depuis que l'âge et la maladie avaient contraint sa propriétaire à capituler devant les sirènes des maisons de retraite. Peu

commode, la Léonie, qui avait toujours juré de ne jamais mettre un pied dans ces « cages à vieux », de ne pas se laisser incarcérer, comme elle l'assénait à tout propos, persuadée d'un vaste complot ourdi contre sa liberté. Elle s'était le plus longtemps possible claquemurée dans son royaume, cette ferme dont elle était fière, que ses parents avaient payée de leurs peines et de leurs privations, même si, à l'échelle d'aujourd'hui, elle représentait une grosse misère. D'autant qu'avec les années, la belle cense, hier symbole d'aisance et objet des convoitises, n'était plus que mesure délabrée, jardin et verger envahis de ronces et d'orties plus piquantes que le menton de la vieille tante, grange ouverte à tous les vents, toiture bâillant comme un archiprêtre après le banquet des pompiers, au total un bâti en dépôt de bilan. Tout le monde s'émouvait de l'état d'abandon des lieux et du péril dans lequel ils se trouvaient. On avait donc accueilli avec soulagement le départ de la propriétaire, qui allait accélérer la reprise en main ; hélas ! la situation familiale était tout sauf claire, personne ne fréquentant la vieille dame qu'on pourvut d'un tuteur comme on met un espalier à un poirier. Et puis le décès de l'ancêtre ouvrit les portes du renouveau tant attendu. Mais la force des sentiments ne pouvait rien devant l'inertie des hommes et la lenteur de la justice. Albertine disparue, il avait fallu ouvrir la succession, rechercher un neveu qui ne fréquentait pas la défunte : le notaire avait fini par le localiser et un jour, la mairie reçut un appel téléphonique demandant des indications sur l'héritage inattendu. Tous renseignements pris, le bénéficiaire malgré lui s'était décidé à l'accepter, découvrant à la fois sa parentèle oubliée et le terroir auquel elle le rattachait. En avançant vers la ferme déchuë, l'élu remarqua que les traces avaient quasiment disparu : il était sur la bonne piste. De fait, il ne tarda pas à apercevoir, engagé dans la partie de la cour encore accessible, un break gris métallisé largement maculé de boue. Le maire se gara à proximité, observa avec une moue incertaine le 75 de la plaque minéralogique, klaxonna deux fois discrètement pour signaler sa présence et descendit, plus soucieux de faire la connaissance d'un éventuel nouveau concitoyen que de jouer au procureur menaçant le permis de conduire d'un contrevenant.

« Y a quelqu'un ? » lança-t-il, soucieux de ne pas surprendre les nouveaux arrivants ; et il se risqua dans cette cour à l'agonie où il était venu jadis, quand avec les enfants de chœur il portait buis et eau

bénite à l'époque de Pâques. Depuis, l'occupante des lieux avait fait le vide autour d'elle, son odeur ajoutant sur le plan de la dissuasion une touche supplémentaire à son humeur. Plus personne ne s'aventurait dans cet endroit, jadis centre de toute une vie comme en attestaient encore le vieux four à pain dans le renflement du mur, le bâtiment à l'écart qui avait été une forge, les tire-bottes, les carreaux de céramique bleue et la porte d'angle, ancien accès d'un estaminet. En pénétrant dans ces souvenirs, Jean-Jacques avait la même impression étrange que lorsque, comme il l'avait déjà par trois fois vécu en treize années de mandat, il venait, à l'appel de voisins inquiets, en repérage chez une personne âgée ne donnant plus signe de vie. C'était la version moderne des télégrammes aux familles de soldats tombés au front, l'une des tâches les plus difficiles du premier magistrat, ces moments où il troque la robe de l'avocat pour la bure du moine ou le masque du destin. Tout autre était aujourd'hui son rôle, et il avait bien l'intention de saluer les nouveaux arrivants, de leur souhaiter la bienvenue, de leur offrir les services de la mairie qui, dans les villages, ne dispose de rien mais se veut prête à tout. Il progressait à pas prudents, répétant son appel, le sourire prêt à dégainer. Soudain, deux éruptions sonores lui heurtèrent les tympan : un « Ouais » agacé et qui se voulait dissuasif, suivi d'un éructif « C'est pour quoi ? » qui valait sommation d'huissier ; avant un tonnerre d'aboiements aussi intempestifs que disproportionnés émanant d'une boule de poils qui se profila dans l'entrebâillement de la vieille porte en tôle. Une espèce de saucisson à pattes, aussi craintif en réalité qu'offensif en apparence, ramenait son grain de truffe dans le dialogue qui ne s'était pas encore noué. « Ici, Roxane, et tu la boucles ! » lança, dans l'arrière-fond sonore, une voix qui n'avait de féminin que les intonations tandis que le rottweiler de poche et de luxe disparaissait comme il était apparu, grognant et grinçant au fur et à mesure qu'il reculait, véritable deux-chevaux de la race canine.

Décontenancé, dans l'accomplissement de sa mission républicaine, le maire risqua quelques pas supplémentaires et se retrouva devant un malabar dissuasif soucieux de repousser l'envahisseur. « Bonjour, je suis le maire du village et je passais voir si tout allait bien : je surveille discrètement les maisons inoccupées pour éviter les incursions douteuses. Alors, quand j'ai vu votre voiture, je me suis arrêté pour faire

connaissance. Soyez les bienvenus : vous comptez vous installer chez nous ? Vous savez... » La main tendue et un sourire qui n'était pas de pure convenance aux lèvres, il avait poursuivi sa marche en avant, comptant sur la conversation pour rappeler les règles de prudence et faire allusion à la mésaventure qui avait failli être fatale au vieux Jules. L'autre s'avança comme à l'assaut, brisant net l'avancée hospitalière et la quête d'effusions républicaines : « Nous installer, ça on n'en sait rien, mais c'est nos affaires. On arrive tout juste et on a déjà l'impression d'être tombés au fin fond de la cambrousse. Et puis, cette bicoque vermoulue, sans confort, sans garage, sans chauffage central, c'est à peine vivable. On verra bien ; pour le moment, on repart en vitesse, sinon on risque d'attraper la crève ou de mourir d'ennui. Faut être moine pour habiter un trou pareil ! » L'élú en resta le sourire figé, ne sachant si l'autre plaisantait ou se faisait provocateur par plaisir. Certes, son village n'avait pas tous les charmes du monde, mais il valait bien les autres. Ce n'était pas pour rien que tant de jeunes cherchaient à y revenir ou regrettaient de ne pouvoir y rester, faute de travail et de logements à louer, et que tant de citadins guettaient l'opportunité de s'y installer ! Alors, celui-là qui débarquait comme ça, sans crier gare, au jugé de la route et au préjugé de la ville, il n'allait pas lui en conter ! Comme il était d'usage, Jean-Jacques s'attendait à être invité à entrer : autour d'un verre, il placerait sa plaidoirie pour le terroir, et sa leçon de conduite ! Lui qui avait été agriculteur, qui continuait à travailler au contact de la terre, qui savait qu'ici, il faut d'abord écouter si on veut se faire entendre, pas un instant il ne doutait que son bon sens puisse être communicatif.

Au lieu de cela, sa main resta tendue dans le vide car l'homme planté en face de lui n'entendait que lui barrer le passage, ne se reconnaissait aucun lien avec ce coin de terre, ne voyait ici que ce qui ne s'y trouvait pas et entendait bien ne pas céder sur le seul aspect positif qu'il y appréciait : l'isolement, la solitude, l'antithèse de la ville et de la vie qui étaient siennes toute la semaine. Il n'y eut dans ce premier contact ni lien de sympathie, ni amorce de dialogue, ni invitation à entrer, ni petit verre de l'amitié. La fâche du quesne venait de se retrancher du monde local, de devenir un fort Chabrol en rase campagne. Hier, elle n'était plus ouverte, désormais elle serait fermée. À peine si le visiteur put hasarder quelques mots : non, le nouvel arrivant ne savait pas s'il

garderait la maison, s'il viendrait régulièrement ; non, il n'avait vu personne en passant au carrefour plus bas ; oui, il roulait prudemment. « Bien forcé, dans une cambrousse pareille, on s'attend à voir traverser une vache à chaque virage ! » Désarmé devant tant de constance et d'inconstance à la fois, le maire ne parla même pas du vieux Jules ni de son équipage cyclant et incertain. À coup sûr, il se serait fait lui aussi envoyer au fossé. « Vous savez, monsieur le maire, même ici, le code de la route, ça existe. Y compris pour ceux qui ne le connaissent pas ! » lança encore, méprisant et hautain jusque dans ce « même », le pilote émérite, reconnaissant ainsi qu'il avait bien croisé le kamikaze à deux roues. À quoi bon insister ? Jules savait que le message avait été transmis, le reste n'était pas du ressort municipal ; le maire avait beau en avoir, du ressort, et son équipe savoir faire des prouesses, ils n'avaient pas la recette des miracles ! Cela n'était réservé qu'à quelques candidats et hurluberlus divers, de temps en temps, et ça ne faisait d'ailleurs illusion que jusqu'au moment où ils étaient élus, quand par mégarde ils l'étaient.

Mortifié par un abord que même un opposant battu n'aurait pas osé lui réserver, le premier magistrat déconfit salua, regarda les roues boueuses en hochant la tête et s'en alla à pas lents, espérant encore être rappelé et cachant mal sa hargne devant ce jean-foutre qui savait aussi mal conduire et aussi bien éconduire. Pour éviter de rendre immédiatement à Jules des comptes, il reprit son chemin vers le haut du coteau, puis la vallée, sans jamais se retourner comme il le faisait habituellement pour un ultime congé. Aujourd'hui, l'ondulé du bocage aux infinis dégradés de verdure le laissait indifférent ; habituellement, il n'était que ferveur pour ce paysage né de l'homme et modulé par lui, par ses contraintes, par ses choix, par les nouvelles données de l'économie et les nouvelles attentes de la société, véritable fil conducteur à travers les temps. Le bocage, c'était pour lui la version humaine de la nature, et voilà qu'un seul individu, un mauvais coucheur, insensible à ce message, en gâchait toute la valeur, lui en masquait toute l'ardeur. Celui-là, qui semblait avoir tout compris sans avoir rien appris, faisait douter des autres ; dur à entendre et à avaler quand on n'a pas l'habitude de semblable écueil humain. Mais soit ! À quoi bon épiloguer, le mauvais coucheur, de surcroît un découcheur qui ne songeait même pas à dormir sur place, ne ferait que passer, éphémère

comme coquelicot en champ de blé, provocateur un temps, insignifiant le reste du temps. Il poursuivit son circuit en quête de sérénité, mit le cap sur le repli de terrain menant à l'éperon escarpé, îlot d'humanité au milieu d'un décor encore hostile et qui ne demandait qu'à le redevenir. C'est là que jadis, chassé du moelleux cocon de la vallée par les houles de l'histoire, le village s'était agrippé. En route pour l'estaminet où, au moins, les valeurs humaines ne se discutaient pas, les mains ne se dérobaient pas. Là battait le cœur de la commune, là il prenait le pouls du pays, il rechargeait ses batteries. Comment expliquer ça à un Parisien ? Les causes désespérées ne sont pas toujours les plus belles quand on a peu de temps à perdre. Mais qu'importe, cet intrus ne laisserait dans son sillage et son village pas plus de trace qu'un pet sur une toile cirée. Les autres, les *vrais* habitants, n'étaient pas comme cela, c'était à eux qu'il fallait penser, pour eux qu'il valait de se dépenser, d'eux qu'il tirait sa légitimité, sa force, sa sérénité. Laquelle, pour une fois, tardait à revenir.

Pourtant, Jean-Jacques ne manquait aucune occasion de le rappeler, il n'était pas seulement né dans ce village, il était né *de* ce village. Jusqu'alors fort effacé, peu soucieux de promotion sociale et totalement étranger à toute ambition politique ou personnelle, il avait été sollicité par le maire sortant, incontesté depuis plus d'un quart de siècle, et s'était retrouvé au conseil municipal sans l'avoir appelé de ses vœux. À peine avait-il été ainsi investi de la confiance de ses concitoyens qu'il avait ressenti le besoin de justifier semblable onction démocratique, et il avait accepté des responsabilités, remplaçant en cours de mandat un adjoint frappé par la maladie avant de se voir confier la tête de la liste lorsque le maire sortant souhaita raccrocher. Malgré les ambitions rentrées d'un autre adjoint qui, après avoir tâté le terrain et essuyé le refus de plusieurs colistiers potentiels, avait rejoint la liste commune, et malgré l'annonce d'une liste adverse qui ne parvint jamais à se concrétiser, il se retrouva seul en lice. Aisément élu, il ne sous-estimait pas pour autant le poids de la charge et de l'honneur qui lui incombaient et dans lesquels il s'investit complètement. Lui qui n'avait aucune ambition pour lui-même n'avait pas tardé à nourrir les plus grandes pour sa commune. Pleinement identifié au devenir de celle-ci, il en connaissait les moindres rouages, les problèmes les plus intimes, en stimulait les initiatives et en vantait les atouts, qu'il décou-

vrait et cherchait éperdument à valoriser. Souvent, le soir, il sortait sans un mot à personne et, de son jardin, contemplait sans s'en lasser les lumières, clins d'œil de la vie, prêtant l'oreille aux moindres bruits, comme s'il écoutait le souffle de ce coin de terre confié à sa tutelle. Et il s'était tellement identifié à ce sacerdoce-là que plus le temps passait, moins il supportait la contrariété des événements et l'échec de ses efforts. Passionné de son village, il lui vouait toute sa vigilance et toute son énergie, veillant à en maintenir l'ambiance, cet état d'esprit de grande famille, et à en atténuer les côtés caricaturaux pour en faire un jardin d'Éden. En cela, il était délicieusement hors de ce temps où chacun cherche bien loin le paradis terrestre qu'il côtoie quotidiennement. À ceux qui prêchent extatiquement que leur royaume n'est pas de ce monde, il aurait pu répondre que le sien, si modeste soit-il, était pleinement ce petit monde et qu'il n'en cherchait pas d'autre, n'ayant jamais fini d'en faire le tour. Sur ce plan, il paraissait à beaucoup en décalage avec la vie réelle ; mais finalement, qui était le plus en décalage avec la portée réelle de l'existence ?